

Les *Relations* jésuites

Guy Poirier

Nous avons tous notre propre vision des *Relations de la Nouvelle-France*, écrites par les jésuites et diffusées en France à partir de 1611. J'ai toujours eu le sentiment en discutant avec mes collègues anglophones que leur perception n'était pas aussi critique que celle des francophones du Canada. Enfant de la Révolution tranquille, je ne me rappelle que de vagues illustrations jaunies par le temps des saints martyrs canadiens subissant la torture. Aucun récit à ce propos à l'école publique gagnée à la catéchèse nouvelle et encore moins à l'église, Vatican II étant passé par là. Les souvenirs de mes premières leçons d'histoire vont dans le même sens. Nous connaissions les aventures des explorateurs « laïques » sans pourtant avoir une bonne idée du rôle des religieux dans l'histoire de notre pays. Même ma ville natale, Québec, ne se souvenait plus, dans les années 1980, que de l'activité commerciale et militaire de la place Royale.

Les *Relations* furent pourtant déterminantes dans le développement spirituel de la France de la réforme tridentine et de la Nouvelle-France. Ces lettres envoyées par les missionnaires jésuites à leurs supérieurs étaient éditées avant d'être regroupées et publiées, tous les ans, de 1632 à 1673. Elles avaient, selon les perspectives, divers buts. Il s'agissait, dans un premier temps, d'informer la hiérarchie de leur ministère. Rapidement toutefois, ces *Relations* furent ensuite diffusées plus largement, en France, dans les collèges et l'aristocratie. Lecture édifiante et passionnante pour les hommes et les

femmes du Grand Siècle, elles devinrent un instrument de propagande et de sollicitation¹.

Un faux départ

Ce n'est pourtant pas grâce à ces textes que les historiens, les ethnologues et les archéologues ont réécrit, depuis quelques décennies, l'histoire des premières rencontres entre Européens et Amérindiens dont il ne reste presque rien. Nous savons maintenant que les premiers contacts avec les populations de l'Amérique n'eurent pas lieu qu'en 1534 ou 1608. Vikings, Basques et Normands avaient établi des rapports avec les populations locales avant Cartier ou Champlain. La première globalisation avait donc commencé avant les récits officiels de prise de possession d'un territoire en 1492 ou en 1534. Le long silence entre les explorations de Cartier et celles de Champlain est d'ailleurs trompeur. Les contacts se poursuivaient au rythme de la pêche et des échanges commerciaux (fourrures, chasse à la baleine dans l'estuaire du Saint-Laurent)². Les voyages de Champlain et, quelques décennies plus tard, les entreprises missionnaires jésuites, s'inscrivirent ainsi non pas dans l'optique du choc des altérités, mais bien dans une perspective d'intensification des contacts. L'image souvent diffusée de l'Amérindien surpris par l'arrivée des pères en Huronie n'est donc pas juste, et on doit remettre en question nos lectures des *Relations* à titre de miroir des premiers échanges. Si les objectifs des pères étaient clairs, puisqu'il fallait sédentariser et évangéliser les nations autochtones, que savons-nous vraiment de l'approche amérindienne de l'autre? Les historiens nous invitent aujourd'hui à lire à « contre-courant³ »

1. Voir, sur ces questions : D. Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 2003 ; J. Monet, « The Jesuits in New France », dans T. Worcester (dir.), *The Cambridge Companion to The Jesuits*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 186-198 ; M. Lemire, *Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Nota Bene, 2000.

2. Voir notamment les premiers chapitres de l'*Histoire de l'Amérique française* de G. Havard et de C. Vidal, Paris, Flammarion, 2008.

3. Voir les articles de R. Tremblay, « La présence autochtone dans le Québec méridional avant l'arrivée des Européens », et de P. Cook, qui développe l'hypothèse de la lecture à « contre-courant » dans « Les premiers

les écrits des explorateurs et des colonisateurs de façon justement à découvrir, au détour d'une description ou d'une hésitation, l'angle mort de la rencontre. Cette technique de lecture qui ne peut que frôler la témérité doit donc rendre compte de ce qui n'a pas été dit, dans un premier temps, mais également de ce qui n'a pu être dit. L'objet de notre analyse se déplace alors et le processus herméneutique se dédouble. Il s'agit donc désormais, avant d'essayer de comprendre l'autre, de bien connaître l'univers mental des missionnaires et des chrétiens de l'époque.

Revenir aux sources de l'évangélisation chrétienne ?

Après ce faux départ, ne vaudrait-il pas la peine, afin de mieux comprendre la « posture » évangélique de nos missionnaires de la réforme tridentine, de remonter justement aux sources de leur foi ? Les textes fondateurs du christianisme, les Évangiles et les Actes des apôtres, ne sont-ils pas des exemples de communication réussie ? Il est surprenant de voir jusqu'à quel point le christianisme des premiers siècles de notre ère s'est rapidement adapté aux cultures qui l'entouraient. Après avoir suivi, dans un premier temps, les réseaux de la diaspora juive, il s'est rapidement adapté à la culture hellène avant d'intégrer le monde romain. Le christianisme n'est pas alors attaché à une ethnie, à une langue ou même à une classe sociale, mais circule entre plusieurs sphères et plusieurs religions, au rythme des conversions. Le christianisme des premiers siècles était donc mobile et encore malléable. En revanche, à partir du moment où il est devenu religion officielle de l'empire, la dynamique du système se transforme. Le christianisme semble s'accommoder de cette énergie nouvelle puisque les Romains puis les « barbares » vont peu à peu intégrer la nouvelle religion⁴. Il ne s'agit pas pour nous de résumer plus de mille ans d'histoire

contacts vus à travers les sources documentaires européennes », dans A. Beaulieu, S. Gervais et M. Papillon (dir.), *Les autochtones et le Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2013, p. 37-54 et 55-73.

4. J.-R. Armogathe, P. Montaubin et M.-Y. Perrin, *Histoire générale du christianisme des origines au XV^e siècle*, t. 1, Paris, PUF, 2010 ;

du christianisme en quelques lignes, mais il est étonnant de constater qu'à la Renaissance, alors que tous les regards étaient tournés vers l'Antiquité et le premier christianisme, on oublie parfois très rapidement les paramètres des premières épîtres apostoliques. Thomas Gomez nous rappelle ainsi que les habitants de la péninsule ibérique, lors de la *Reconquista* puis de la conquête de l'Amérique, partagent peu de chose avec les premiers chrétiens. Le christianisme était devenu conquérant, et il fallait faire disparaître le plus rapidement possible les signes des religions locales pour bâtir, notamment au Mexique, et ce de façon frénétique, églises et couvents. Il ne s'agissait donc pas d'entrer en synchronie avec les nouvelles cultures, mais plutôt d'accélérer le cours de l'histoire et les prendre de revers⁵.

Nous pourrions nous demander pourquoi les chrétiens de la Renaissance se sont comportés en conquérants. Une piste à explorer serait l'écart entre les civilisations. Non pas que l'une soit supérieure à l'autre, mais parce que leurs fonctionnements ne pouvaient s'harmoniser. Le nomadisme (partiel ou complet) des tribus d'Amérique du Nord a certainement joué un rôle dans ce télescopage culturel. Nous le voyons encore malheureusement aujourd'hui, la pensée occidentale n'aime pas l'itinérant, le nomade, le déplacé, même s'il suscite envie et curiosité. Être, pour le chrétien de la Renaissance et de la première modernité, et surtout pour le catholique, c'est aussi prendre ses repères, baliser le territoire de signes. Ce travail de reconnaissance et d'occupation de l'espace, dans un pays comme le Canada, ne pouvait se faire qu'en transformant le territoire et en modifiant topographie et toponymie. Doit-on alors vraiment s'étonner du grand nombre de localités portant des noms de saints au Québec? De l'importation de la tradition des calvaires bretons et des croix de chemin? Du travail d'exploration et d'évangélisation des missionnaires jésuites, à l'avant-garde de ce monde

C. Elleboode, *Jésus, l'héritier. Histoire d'un métissage culturel*, Paris, Armand Colin, 2011.

5. T. Gomez, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la conquête*, Paris, Flammarion, 1992, et, du même auteur, *Droit de conquête et droits des Indiens*, Paris, Armand Colin, 1996. Voir également S. Gruzinski, *L'aigle et le dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012.

à sacraliser ? Il serait facile de croire que les modes de diffusion du premier christianisme, oubliés, aient fait place à l'esprit de conquête du colonialisme. Trop facile, fort probablement, à moins de considérer dans ce sens l'entreprise de publication et de diffusion des lettres de mission et des *Relations* qui prendra forme sous l'impulsion des jésuites. Cette véritable institution littéraire transformera bientôt les nouveaux apôtres du christianisme tridentin en véritables soldats des âmes, qu'elles soient indigènes ou européennes...

Écrire pour convertir qui ?

Les épîtres des premiers apôtres du christianisme s'adressaient aux néophytes. Pourtant, les lettres jésuites et leur proche parent, les *Relations*, n'étaient pas écrites pour les populations en voie d'évangélisation. Elles étaient bien au contraire destinées aux chrétiens du vieux continent et servaient de témoignage sur « ce qui s'est passé » dans un lieu bien précis (celui de la mission) et durant une période d'un an (correspondant à la périodisation des rapports que les jésuites devaient faire parvenir à leurs supérieurs, mais également aux cycles des navigations transocéaniques). Elles ont pu ainsi permettre la création d'une véritable « institution du littéraire missionnaire » visant bien entendu la diffusion du travail des religieux, mais relevant également d'une mise en scène bien planifiée. L'on ne sera ainsi que peu surpris de voir s'accumuler, grâce à ce phénomène, des particularités liées à l'édification religieuse, les lecteurs et les lectrices étant invités à suivre les multiples aventures des missionnaires et des convertis. Il fallait aussi rendre cette littérature sérielle digne d'intérêt. Les *Relations* n'étaient donc pas le premier essai du genre. Furent publiées dès le seizième siècle, en France, les traductions de lettres annuelles provenant de différents horizons et diffusées par les jésuites : le Brésil, le Japon, la Chine, l'Afrique du Nord devinrent tour à tour l'objet de descriptions singulières et les lieux de péripéties missionnaires allant parfois jusqu'au miracle et au martyre. La dimension sérielle de ces publications laisse aussi entendre qu'elles devaient maintenir un rythme dans l'information « en continu » ainsi

transmise aux fidèles et aux protecteurs des missions. Si l'autre est raconté, avec, parfois, de multiples détails, il demeure le plus souvent muet. Un peu à la manière de nos publicités modernes portant sur l'activité humanitaire à l'étranger, les enfants ou les pauvres dépourvus de tout n'ont pas droit à la parole et ne peuvent que regarder la lentille ou le porte-parole, bien connu du public, qui effectue une narration larmoyante. De plus et contrairement aux écrits des premiers apôtres, il y a erreur sur le destinataire ; les lettres annuelles et les *Relations* ne s'adressent pas aux nouveaux convertis, mais bien aux chrétiens européens. Cette permutation des destinataires pourrait effectivement illustrer le second chantier de l'ordre jésuite, la restauration du catholicisme face à la réforme⁶.

Peut-on encore lire et comprendre les *Relations* ?

L'oubli de l'héritage religieux, au Québec et au Canada français, est l'un des facteurs qui rendent la lecture des *Relations* fort difficile. En revanche, le rouleau compresseur de la modernité a ouvert d'autres voies de lectures qui nous forcent à remettre en question l'objet même de notre étude. Que les *Relations* ne fassent plus vraiment partie de notre patrimoine serait à la rigueur une bonne chose, une clef nous forçant à mieux saisir le contexte de production de ces écrits. Comprendre les *Relations*, en effet, c'est aussi savoir qu'elles font partie d'un ensemble d'écrits missionnaires qui ont préparé les fidèles européens et français à ce type d'écriture. Il y a donc un avant, et aussi un après, puisque les *Relations* eurent une seconde vie grâce à la publication, au dix-huitième siècle, d'une « sélection des meilleures lettres » à laquelle les jésuites donnèrent le nom

6. Voir, notamment, pour le Japon, G. Poirier et H. Wells, « Le groupe de recherche sur les lettres du Japon », dans G. Poirier, M.-C. Gomez-Géraud et F. Paré (dir.), *De l'Orient à la Huronie. Du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, Presses de l'université Laval, 2011, p. 293-305 ; et, aussi, « Imaginer le Japon dans la seconde moitié du XVI^e siècle », dans M.-C. Pioffet (dir.), *Geographiae imaginariae. Dresser le cadastre des mondes inconnus dans la fiction narrative de l'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'université Laval, 2011, p. 303-311.

de *Lettres édifiantes et curieuses*⁷. Et ajoutons aussi un « hors champ », double. D'abord celui de l'univers nord-américain qui n'a pas été ou qui n'a pu être décrit dans les *Relations*, mais également celui de l'édification et de l'émotion (ou du pathos) du chrétien européen de la fin de la Renaissance et du début du Grand Siècle. Malheureusement, ou heureusement, nos sociétés ont aussi perdu cette mémoire religieuse.

Ce bilan plutôt négatif nous amène à nous demander, en fin de parcours, si l'on peut encore lire les *Relations*. Je répondrais que leur lecture n'est plus possible, mais que nous pouvons toujours essayer d'en comprendre les contextes d'écriture et de lecture. En d'autres mots, il faut à la fois parvenir à se glisser dans la peau des missionnaires et saisir, grâce à une meilleure connaissance de leur éducation et de leur univers mental, le filtre à travers lequel ils voyaient leur mission, en terre canadienne, et les peuples qu'ils rencontraient. À l'autre bout de la chaîne des *Relations*, il faut aussi mieux comprendre le contexte de leur publication, de leur circulation et de la réception de ces lettres annuelles, en France et en Europe. Peu a encore été dit sur l'évolution de l'« institution littéraire des *Relations* » qui est mise sur pied, à notre avis, dans la seconde moitié du seizième siècle, et ce avant la publication des *Relations de la Nouvelle-France* (avec les missions au Brésil, en Inde, en Chine et au Japon). Cette institution va se transformer, jouxtant d'autres genres viatiques ou encyclopédiques, avant de disparaître, pour un temps, avec la dissolution de l'ordre des jésuites et, en France, le bouleversement de la révolution.

Guy Poirier est professeur de littérature française de la Renaissance à l'université de Waterloo.

Il a notamment publié L'homosexualité dans l'imaginaire de la Renaissance (Honoré Champion, 1996) et Henri III de France en mascarades imaginaires (Presses de l'université Laval, 2010).

7. Voir à ce propos A. Paschoud, *Le monde amérindien au miroir des Lettres édifiantes et curieuses*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008.